

C'était un soir de février...

Cela faisait déjà une dizaine d'années que j'avais pris ma première leçon de piano avec lui, dans son appartement rue André Antoine à Pigalle.

Cette première leçon, je croyais bien que ce serait la dernière. A peine avais-je, à sa demande, commencé à jouer un morceau, qu'aussitôt il m'arrêtait en me disant : « Jouer du piano, ce n'est pas comme pisser dans un violon ». Je ne touchais plus le piano pendant l'heure de cours. Ni lui d'ailleurs : il se contentait de parler. 400 F l'heure de cours en 1979, cela faisait cher au prorata du nombre de notes jouées !

« Je ne reviendrai pas », me disais-je.

Oui mais...

Au bout de quelques semaines, j'ai senti le besoin d'y retourner : avait-il, l'air de rien, semé des graines qui avaient germé... ?

C'est ainsi que tout a commencé.

Moi qui, comme beaucoup de petits Français à l'époque, rêvais de chopper ce... truc du jazz, ce... swing, ce... groove, appelez-le comme vous voulez... moi qui croyais comme beaucoup de « jazzmen » en herbe, que la clé du jazz se situait du côté des « harmonies jazzy », de la « gamme de blues »..., moi qui depuis des années entendais des choses, mais étais incapable de les exprimer comme je les entendais, j'avais trouvé celui qui, non seulement, possédait ce langage, mais savait en parler et avait le désir de le transmettre !

« Lui, c'est un bon, un vrai » m'avait dit André « Pépé » Persiany, un soir au Fürstenberg, rue de Buci à Paris. Persiany, accompagné de son immuable rythmique, Roland Lobligeois à la contrebasse, Roger Paraboschi à la batterie : cela devait alors bien faire près de 10 ans que ce trio « habitait » musicalement le Fürstenberg, ce club de jazz au cœur de Saint-Germain-des-Prés qui a depuis, comme tant d'autres, fermé ses portes...

Il m'a tendu un bout de papier après avoir écrit « Michel Sardaby » et un numéro de téléphone, un numéro que je n'oublierais jamais. On était en février 1979. Au début du printemps j'ai appelé Michel, avec mon frère Christophe qui lui aussi était en recherche, pour notre première leçon, celle qui m'avait fait penser que je ne reviendrais plus...

C'était un soir de février, une dizaine d'années plus tard... Michel m'a appelé...

Car il faut savoir qu'une leçon de piano avec Michel, c'était une leçon d'abnégation ; d'humilité ; d'écoute. Le geste devait être « pensé, sans rivalité avec l'intellect, en relation avec le conscient de l'état présent. Apprendre à apprendre et apprendre à comprendre : il y a tant de choses merveilleuses enfouies tout au fond de nous et qui n'attendent qu'une chose, permettre leur émergence en acquérant les moyens... » Entende qui a des oreilles !

A qui demandait à Michel de lui trouver un gig, il répondait : « Tu n'es pas prêt... plus tard ». Le « plus tard » était long, très long, interminable... En réalité, on n'est jamais prêt. Combien de ses élèves trépignaient : « plus tard, plus tard... ça ne vient jamais ! ». Des élèves sont partis, certains ont fait des carrières de musiciens professionnels... parfois en oubliant le nom de Sardaby dans leur bio. « Que veux-tu, mon cher Thierry », me disait Michel, « je ne peux pas compromettre ce que je transmets... ».

Du coup je n'ai jamais osé lui demander si, par exemple, je pourrais jouer un « petit morceau » – « ah ! erreur fatale ! on ne joue pas un « petit » morceau », disait Michel, c'était « se dévaloriser, dévaloriser son art... » – un morceau donc, à un break, un soir où il jouerait en club. Je connaissais sa réponse, étant donné que je le savais bien, que je n'étais pas prêt. Je ne le lui ai donc jamais demandé...

En ce soir de février... Michel m'appelle pour me dire qu'il remplace « Pépé » Persiany au Fürstenberg, que je peux l'y retrouver pour l'écouter. Si cela me dit.

« Michel Sardaby » : j'avais connu son nom par celui-là même qu'il remplaçait ce soir-là, en ce même lieu du Fürstenberg, une dizaine d'années plus tôt... Je ne pouvais pas ne pas y aller !

A l'époque je travaillais chez Shell : beaucoup de travail... je devais être au bureau tôt le lendemain. Or, qui a écouté Michel Sardaby jouer en club n'a pas pu ne pas être transporté corps et âme par ses troisièmes sets : quand on écoutait Michel en club, on restait jusqu'au bout, on ne pouvait pas partir... Si on cherchait le jazz, pas besoin d'aller à New York, ou à Chicago, ou ailleurs... c'était là que ça se passait : le jazz, le vrai, l'authentique, était là sous nos yeux et dans nos oreilles, sous les doigts de Michel.

Et puis... après le troisième set, on ne voulait toujours pas partir, on restait avec les amis, car les amis de Michel devenaient amis entre eux, on avait partagé un même état de grâce qu'on ne voulait pas quitter... et on partageait un verre de plus avec Michel (pour Michel, c'était un Coca : pas light, pas en canette, surtout pas en bouteille en plastique, mais l'Original en petite bouteille en verre... et sans glaçon !), dans un autre endroit pour couche-tard si le club nous mettait dehors... Et l'architecture mélodique des notes de Michel continuait à danser dans nos oreilles, comme une sorte d'acouphène merveilleux qu'on ne veut pas quitter. Parfois il m'accompagnait dans mon sommeil et tout le lendemain... voire les jours suivants.

Bref, pour quelqu'un qui travaille tôt le lendemain, aller écouter Michel en club, cela voulait dire une nuit blanche !

Ce soir-là, la mienne le fut à plusieurs titres, vous allez comprendre pourquoi...

En ce soir de février, je pars donc vers 21 h rejoindre Michel au Fürstenberg... J'habitais à l'époque près de la Porte de Saint-Cloud, donc à une certaine distance de Saint-Germain-des Prés. Le métro : très bonne idée à l'aller, très mauvaise au retour, d'autant plus qu'à cette époque où Uber n'était pas de ce monde, on ne trouvait pas de taxi passé une certaine heure de la nuit ! Je prends donc ma voiture. Et me voilà roulant le long des quais, les lumières de « Paris by Night » se reflétant dans la Seine, au volant de ma DS 21 blanche de 1971 (année encadrée par les disques « américains » de Michel : « Night Cap » en 1970 avec Percy Heath et Connie Kay ; « Michel Sardaby in New York » en 1972 avec Richard Davis, Billy Cobham, Ray Barretto) et pour ajouter encore un peu au romantisme, quelques flocons se mettent à tomber. Ils ne tiennent pas au sol, bien sûr – tout le monde sait bien que la neige ne tient pas à Paris – mais la scène est tout de même un peu magique. C'est comme un spectacle en première partie de Michel Sardaby, un spectacle tombé du ciel.

Pour ajouter à cette soirée prometteuse, je trouve, miraculeusement, une place tout près de la rue de Buci (trouver à cette époque une place pour une DS le soir à Saint-Germain-des-Prés était statistiquement impossible...).

J'entre au Fürstenberg, accueilli par les notes de Michel qui est déjà au piano, accompagné des fidèles du lieu, Roland le bassiste et Roger le batteur. J'écoute, je me nourris de cette musique qui ne raconte pas d'histoire, mais raconte une histoire, sans compromission, sans effet, avec toute l'énergie de la Vie...

Michel m'a reconnu, m'a fait un clin d'œil. Il est heureux que je sois venu.

Ce soir-là, très peu des « fidèles » de Michel sont là. Il avait été sollicité par Persiany à la dernière minute, personne ne savait qu'il jouait. Mais le club était rempli de clients souriants, et animés – souvent sans le savoir – par cette musique qui les pénétrait.

Au break je retrouve Michel. On discute, on est heureux de se retrouver dans cette bonne ambiance. Michel est abordé par des clients et échange avec eux. Je suis détendu, j'attends le début du second set avec impatience...

Michel va reprendre. Il se dirige vers le piano, passe à côté de moi, et... soudain s'arrête. Il me dit :

- Tu veux jouer ?

... Il m'est impossible de décrire le milliard de pensées qui m'ont traversé en une fraction de secondes ! « J'ai rêvé ? ... Non, je n'ai pas rêvé... Mais comment est-ce possible... puisque ce n'est pas possible ! ... Et puis je ne suis pas en condition... je n'ai rien préparé... Je ne sais pas quoi jouer... Je n'ai jamais joué en trio... Je suis juste venu pour écouter... Pourquoi maintenant ? ... Je ne suis pas prêt... Pourquoi moi... Je lui dis quoi... ? »

- ... tu crois... ?

- Installe-toi.

Je m'installe au piano, la tête totalement vide de tout. Incapable de savoir quel thème jouer, j'ai tout oublié, rien ne me vient... Ah ! Si ! Donna Lee qu'on a commencé à travailler avec Michel... ?

Donna Lee : lorsque Michel m'a proposé de travailler ce thème, il m'a dit : « Tu sais, Thierry, Donna Lee, c'est Charlie Parker. Ce n'est pas une musique que je mets dans les mains de n'importe qui. Il faut être digne de pouvoir l'aborder. C'est une responsabilité... »

Mais Donna Lee, je m'en sens totalement incapable... que jouer... ? Je me tourne vers la rythmique qui attend, perplexe... Je vois une grande moustache dans la pénombre... ce n'est pas Astérix, mais Roger Paraboschi, le batteur – un vieux briscard qui a quand même accompagné Sidney Bechet, Django Reinhardt, Don Byas, Bill Coleman, Milt Buckner, Stéphane Grapelli... mais aussi Yves Montand ! – qui me teste du regard...

- Laura – lui dis-je.

- Quoi... ?

Je ne sais pas s'il n'a pas compris ou s'il veut me faire douter, comme s'il me disait implicitement : « Laura ! tu ne te foutes pas trop, le jeunot... Tu aurais pu prendre moins « ras-les-pâquerettes » ! »

- Laura... en la mineur.

La mineur, c'est comme do majeur, c'est la tonalité des notes blanches. C'est la tonalité de « Au clair de la lune »...

Je lance le tempo d'un mouvement de tête, et nous partons tous les trois ensemble pour un voyage dont je ne maîtrise strictement rien : je joue pour la première fois en trio, devant un public, et devant celui qui m'a tout appris et à qui je ne peux rien cacher de mes faiblesses musicales. Immédiatement je comprends cette expression que Michel utilise souvent : « Pris en flagrant délit d'existence ». C'est exactement cela : je suis pris en flagrant délit d'existence !

Laura, c'est devenu un standard incontournable du jazz, mais au départ la musique avait été composée dans les années 40 par David Raksin pour le film d'Otto Preminger du même nom : « Laura ». C'est une ballade, donc un morceau lent, ne présentant aucune difficulté technique... Mais justement... me reviennent ces mots de Michel : « Je sais reconnaître un grand musicien lorsqu'il joue une ballade ou un blues ».

Qu'est-ce qui m'a pris de choisir une ballade ! J'aurais mieux fait de prendre Donna Lee : avec son tempo rapide, j'aurais pu cacher la misère, mais là, tout va se voir ... D'autant plus que j'ai pris un tempo extrêmement lent !

Je me rassure qu'au moins je ne ferai pas de fausse note...

Hélas ! Me viennent de nouveau les paroles de Michel pendant nos leçons : « Les musiciens ont peur de faire des fausses notes. Ils ont tort : une fausse note peut être source de créativité. Mais une note

fausse, là, c'est grave : une note fausse, c'est une note qui vient percuter négativement l'expression. On peut jouer sans fausse note... mais avec plein des notes fausses ! ». Laura, c'est un véritable piège à notes fausses ! Surtout au tempo extrêmement lent que j'ai pris...

Toutes ces pensées se télescopent dans ma tête à une vitesse fulgurante, pendant que je joue. Je me raccroche encore à ce que Michel m'a montré, ce geste du félin : « Le feeling, ça vient du félin. Quand on regarde un chat, un lion, un tigre, on peut ressentir ce geste qui part de dessous l'omoplate, traverse l'épaule, puis le bras, l'avant-bras, le carpe puis le métacarpe, jusqu'au bout de la dernière phalange qui va percuter la touche du piano que va ressentir la pulpe... ». Et je le revois chez lui, assis à son piano Pleyel modèle F, celui-là même que son père Bernard Sardaby avait fait venir à Fort-de-France juste avant la naissance de Michel, exécuter ce geste lentement, comme au ralenti, comme un félin !

Petit à petit je ne pense plus, je deviens « animal », félin, j'écoute avec mes pulpes, je pénètre le clavier, les phrases, les idées s'enchaînent, je suis totalement dépaycé, mais à ma place... A l'issue de la dernière note grave, un do que je fais résonner longtemps, à l'unisson de la contrebasse de Roland et de la cymbale de Roger... silence total... Je reprends mes esprits, tant j'étais parti sur une autre planète. Les peurs reviennent, le jugement... personne ne dit rien... Je me lève, penaud, pour aller m'enfouir dans le coin le plus sombre de la salle, et là, hésitant à briser le silence, quelques applaudissements qui rapidement emplissent totalement la salle... Mes yeux croisent ceux de Michel : ce regard conquérant, je le lui ai déjà vu après ses concerts. Michel me dit : « Thierry, tu as vu... les gens, ils t'ont écouté, ils ont arrêté de parler... Tu as vu ce travail considérable que tu as fait ! On va continuer... ». Michel repart au piano, galvanisé et les yeux humides, et la soirée continue ainsi jusque tard dans la nuit...

Lorsque nous sommes sortis, Michel et moi, du Fürstenberg, tout était blanc, couvert de neige : le trottoir, la rue, les voitures ! Surpris, nous nous sommes quittés, chacun à la recherche de son véhicule caché sous une couche de neige, lui sa Golf noir-ébène couleur bémol, moi ma DS blanc-ivoire couleur bécarre... Par un hasard extraordinaire, les deux étaient garées à quelques mètres l'une de l'autre !

Je me suis retrouvé dans ma DS transformée en traîneau, glissant dans les blanches rues de Paris au son des notes de Michel qui dansaient dans ma tête, tel un nouveau-né qui venait de recevoir le baptême au milieu de toute cette blancheur qui annonçait une nuit encore plus blanche...

C'était un soir de février. Michel m'avait appelé...

*Thierry Lier, 31 mars 2024
Jour de Pâques*